

Joëlle Léandre

Le son en mouvement

En mai dernier, au festival europa [djazz] du Mans, nous avons rencontré la compositrice, improvisatrice et contrebassiste Joëlle Léandre pour l'interroger sur son rapport à la danse. Un engagement à fleur de chair qui dépoussière les standards du jazz.

A l'occasion des trente ans du festival europa [djazz] du Mans, Joëlle Léandre présentait le projet Stone Quartet. Une joute instrumentale libre, du free jazz pur jus, avec la pianiste Marilyn Crispell, le violoniste Carlos Zingaro et le trompettiste Roy Campbell. Figure de proue du jazz contemporain, Joëlle Léandre ne frotte jamais l'archet de sa contrebasse dans le sens du poil. Elle a le verbe musical rebelle et frondeur. Sans arrogance, elle affiche la « folle » détermination de l'artiste qui n'a rien à perdre en refusant de courtiser les évidences convenues et les convenances. Sur scène, elle offre à l'écoute un corps à corps instrumental sans complaisance, un duo charnel avec sa contrebasse. Elle impose en credo le dressage subtil des notes non policées dans une succession de frottements, de frappes, de glissements, de grattements, de pincements... jamais gratuite mais intimement orchestrée, la rage de vivre au cœur, dans la lignée protestataire et libre des improvisateurs noirs-américains.

Cri de jazz

« Le jazz est un cri. Une évidence que j'affirme en tant que femme et contrebassiste. Nous sommes très peu dans ce milieu de mecs, de machos et ils en rigolent car ils le

savent. Seulement peu de choses ont changé et il faut que les femmes prennent la parole dans ces musiques dites créatives ou est inclus le jazz. Accrochez vous les vélos ! Sortez les tracteurs et on y va, au boulot, au burin ! » Affirmation identitaire à double croche, féministe et musicale : « Je suis politisée ! A 20 ans, je me suis posée la question de savoir ce qu'était la basse, son rôle, le rôle des graves, son positionnement et son positionnement politique. La contrebasse est tellement cataloguée : accompagnement, swing en jazz... Je n'aurais jamais pu jouer que du swing. J'aurai mis le feu au milieu de la ligne... » Et de mimer les scratches de l'improvisation.

« La contrebasse est une caisse vide et il faut beaucoup d'énergie pour projeter un son comme le fait par exemple la trompette où la note est directe. » Une image : « Il nous faut faire lever la pâte à l'intérieur de la caisse pour donner au son sa couleur et sa texture. Je dis toujours que je ne joue pas de la contrebasse, mais de la cymbale, de la trompette... En affirmant cela, c'est une façon pour moi de mettre cet instrument au même rang qu'un instrument soliste ».

De parcours classique, Joëlle Léandre débute la contrebasse, « *sur un tabouret, à l'âge de 9 ans, en mai 1958* ». Elle fait ses classes instrumentales au conservatoire où elle apprend les gammes, les techniques et le répertoire de la musique « *savante blanche occidentale et coloniale* ». Elle aurait pu entrer dans un orchestre, mais revendique très tôt le droit à la parole de l'instrumentiste qui refuse de s'en remettre aux compositeurs, bouche cousue derrière la partition. Une bataille qu'elle livre *free lance*, explorant la musique contemporaine de Boulez, de Xenakis, travaillant avec John Cage et continuant *free jazz*.

Graines de son

En frottant son écoute auprès des Black musicians, à la fin des années 60, au Centre américain de Paris, elle découvre la liberté du jazz. « *Les Black m'ont donné une bouffée d'oxygène. A 18 ans, je finissais mes concertos classiques de contrebasse saucissonnés spaghettis à la sauce tomate qui vous donnent une technique et une connaissance instrumentale, et j'allais écouter un trompettiste comme Bill Dixton. Et tout à un sens. Ce sont de petites graines semées* ». Trente cinq ans plus tard, à New-York, lors du vernissage de l'exposition du musicien et peintre, elle échange longuement avec ce dernier sur la question de l'improvisation. Six mois plus tard, il lui propose de jouer en duo. Des rencontres qui se tuilent les unes avec les autres. « *Si je n'avais pas été voir les Black à Buffalow, mes grands-frères, je n'aurai pas rencontré le bassiste de New-York, William Parker, avec qui je joue depuis vingt ans où je ne sortirai pas aujourd'hui un CD avec Georges Lewis. Nous sommes perpétuellement connectés avec ce qui nous arrive et qui nous mets assez souvent hors de nous.* » Elle croit sans réserve à l'individu qui cherche. « *Le jazz est une musique instrumentale, celle des instrumentistes musiciens qui jouent leur musique !* » C'est en jazz qu'elle a rencontré ce qu'elle nomme « *la trilogie entre le compositeur, l'improvisateur et l'instrumentiste* », muselée dans la musique « *blanche savante* ». « *Nous sommes des nuages qui bougent et évoluent sans arrêt. Un son, c'est moléculaire. C'est le mouvement. La musique pour moi c'est du corps et du geste et c'est la vie ! C'est sans doute la raison de mes amours pour la danse* ».

Danse en cousinage

De Léandre, on dit d'ailleurs qu'elle danse avec son instrument. « *J'ai fini mes études en 1971, j'avais 20 ans. Dès 1974, je travaillais avec les ballets Joseph Russello, très*

classiques. J'ai ensuite rencontré Anne-Marie Reynaud. On a fouillé, improvisé et réalisé ensemble un gros travail. Plus tard, j'ai rencontré Mathilde Monnier, Dominique Boivin. Il y a eu aussi Simone Forti qui a totalement ouvert l'improvisation avec un filet de structures. » Elle affirme ne pas apprécier le contact danse improvisation qu'elle trouve obsolète et archaïque : « Je n'aime pas l'osmose qui se crée où le danseur colle son geste à la musique. Je suis attirée par la diversité et la richesse de l'échange. Quand on est dans la création, on est dans une vibration quotidienne. Ce qui m'intéresse est ce qui se fait dans l'instant. On est modelé, bousculé, bariolé, bigonné par l'aventure de la rencontre de l'autre.» Et de citer son amitié avec Elsa Wolliangston : « Elsa me dit : parfois je ne sais pas si je danse, mais j'ai tellement besoin de musique. Elle dit être musicienne pour danser. C'est magnifique ! Quand on travaille avec un danseur, on crée à deux des textures, des formes, des voyages... de la danse ? » Un mot réducteur à ses yeux : « Je n'aime pas trop ce mot danse... c'est comme si on allait passer un bon moment.... comme si on se faisait une petite danse en night club ». De même, elle s'interroge sur le terme « danse jazz ». « C'est connoté. Si vous voulez danser sur du Fox trott, du swing... alors peut-être peut-on nommer cela danse jazz. Pourquoi ne pas dire danses créatives, comme musiques créatives ? Je refuse les étiquettes des tiroirs français. J'en ai beaucoup souffert. » C'est aux Etats-Unis, en Europe à Berlin et en Hollande, au Japon... en globe-trotter sans frontière et prêtresse de la « transculturalité » qu'elle a glané et glane « ces instants urgents et précieux qui ne sont pas institutionnels et n'ont pas de références. Il y a des corps rigides, policés et ceux-là ne m'intéressent plus depuis longtemps. Pour moi la danse est un cousin. Qu'il soit contemporain, jazz, folklorique, j'attends du danseur qu'il se jette à l'eau comme dans la musique ouverte où c'est de l'improvisation à 80%. Le travail va

prendre naissance en laissant le libre arbitre aux deux langages. Il y a intrinsèquement cette jubilation de la musique qui se fait au moment où elle se joue, la tête vide, au bord du ravin... c'est risqué car c'est la vie. Le jazz est une musique de chair. Le son passe partout dans le corps. » Elle affirme sans détour et avec un humour méridional : *« Jusqu'au moment où je tomberai comme un vieux platane sec, je serai dans cette contemporanéité et c'est cela mon questionnement. »* A l'adresse de ceux qui la juge par trop incontrôlable et inclassable, elle pourrait livrer une pensée qu'elle a fait sienne, celle de Jean-Luc Godard exprimée au festival de Cannes en réponse à l'hommage rendu pour son parcours singulier de réalisateur : *« Comme chacun sait, c'est la marge qui tient les pages ! »*.